

LA STRUCTURATION DU CHAMP SEMANTIQUE DE LA COULEUR

en Basque

Au niveau *physiologique* l'expérience montre que, sauf en cas de maladie, tous les hommes sont également capables de percevoir les nuances successives du spectre des couleurs, et des les distinguer.

Or, au niveau *linguistique*, c'est un fait parfaitement connu aussi que tous les peuples n'ont pas divisé le continuum chromatique du spectre en un nombre invariable d'intervalles; et n'ont pas, par conséquent, le même nombre d'appellations respectives. Il n'y a pas de distribution univoque du champ de la couleur, invariable à travers les âges et les cultures.

Autrement dit, les diverses langues ont découpé différemment le *champ sémantique* de la couleur. Justement l'originalité et l'arbitraire de cette structuration, variable suivant les langues et les époques, est une des preuves classiques apportées pour fonder la validité des théories fondamentales de F. de Saussure et de la Linguistique moderne qu'il fondée.

Si bien la capacité physiologique de perception des couleurs est la même pour tous les hommes, le découpage linguistique des couleurs est très divers, et dépend des langues; et même dans une même langue des états successifs de cette langue: "La façon dont nous analysons le spectre ne correspond pas à une réalité physique universellement valable, mais à une tradition culturelle transmise par la langue que nous parlons depuis l'enfance". (Martinet, La Linguistique Synchronique, 6)

Comme nous allons essayer de montrer par ce travail, la langue basque a connu une structuration du champ sémantique de la couleur différente de celle du basque actuel; et différente aussi de celle qui est habituelle dans nos langues européennes modernes. On dirait que, comme R. Lafon l'a prouvé à un autre niveau en étudiant l'évolution des formes verbales basques, en ce qui concerne la structuration des couleurs aussi, la langue basque s'est "romanisée" en abandonnant son découpage original (à une date qui semble, linguistiquement parlant, récente), et là substitué par un autre adapté à ce que Whorf appelait "SAE" (Standard Average European, européen moyen disons).

Le phénomène n'aurait rien d'exceptionnel. On sait, par exemple, que la langue grecque a perdu, au début de son histoire, sa structuration chromatique primitive, pour la remplacer, avec plusieurs termes nouveaux, par un autre découpage sémantique plus moderne.

Ces changements sont justement à la base d'une des critiques qu'on peut adresser au "lexique de base" de la méthode glottochronologique de N. Swadesh. On sait en effet que celui-là contient, avec d'autres termes, trois couleurs "basiques" (vert, rouge et jaune), plus le noir et le blanc. Or ces appellations là peuvent, à la limite, ne pas exister dans un état de langue déterminé, mais apparaître dans le suivant.

Le basque serait une langue qui a changé récemment de structure sémantique sur le champ chromatique.

1- LES BASES PHYSIQUES DU CHROMATISME

On sait aujourd'hui que l'oeil humain ne peut percevoir qu'une seule

octave de l'immense ensemble des ondes électro-magnétiques.

Au dessus des longueurs d'onde $\lambda = 8.000 \text{ \AA}$ (nous rappelons que $1 \text{ \AA} = 10^{-8} \text{ cm}$) ; c'est-à-dire, en deçà des couleurs rouges de basse fréquence, l'oeil humain ne perçoit plus rien: les gammes des rayons infra-rouges, ondes radio, etc. nous échappent. Analoguement, au dessous des longueurs d'onde $\lambda = 4.000 \text{ \AA}$; autrement dit, au delà des fréquences des dernières couleurs perceptibles de ton violet, notre oeil ne perçoit rien non plus. La "fenêtre" optique que nous pouvons utiliser sans appareils n'a qu'une octave; et dans ce sens là la vue de l'homme est bien plus limitée que l'ouïe.

La spectre visible a pour limites approximatives:

$$\lambda = 8.000 \text{ \AA} \quad (= 375 \cdot 10^{12} \text{ Hz})$$

$$\lambda = 4.000 \text{ \AA} \quad (= 750 \cdot 10^{12} \text{ Hz})$$

Rappelons que $1 \text{ Hz} = 1 \text{ sec}^{-1}$

Or ce spectrum là est *continu* : les couleurs s'y succèdent insensiblement, sans discontinuité, sans frontières nettes; et on est bien embarrassé si, devant ce spectre là, on nous demande d'indiquer, par exemple, la longueur d'onde limite au delà la laquelle on passe du vert au bleu, ou du jaune au vert. En réalité on a une suite de jaunes de plus en plus verdâtres; et après on a une suite de verts qui deviennent bleus insensiblement; et ainsi de suite. On a donc un continuum chromatique, amorphe; sur lequel chaque langue introduit son propre découpage, arbitraire, ou ethnique dans un certain sens.

A ce découpage correspond, simultanément, une structuration sémantique sur le plan du *signifié*: le champ total du spectre divisé en n tronçons; et une série de dénominations sur le plan du *signifiant*: les n qualificatifs correspondants.

Lorsque Maxwell fixa les trois tons fondamentaux, leurs longueurs d'ondes choisies étaient:

rouge standart - 6300 Å
 vert satandard - 5280 Å
 bleu standard - 4570 Å

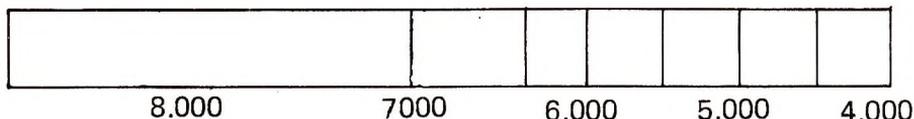
Mais ces longueurs d'onde, quoique "standard" pour des raisons physiques, n'ont rien d'indiscutable quant à leur coloration: et beaucoup trouve raient que le "rouge" de 6300 Å est "trop orange", tandis que le "bleu" de 4570 Å peut paraître "trop violacé".

On est très gêne pour limiter les zones chromatiques.

Dans les langues occidentales modernes (le "S.A.E." de Whorf), on pourrait admettre, sans trop de discussion nous semble-t-il, qu'un découpage approximatif et normatif du spectre est le suivant:

Tons			longueurs d'onde
rouge	8000 Å >	λ	> 6400 A
orange	6400 Å >	λ	> 6000 A
jaune	6000 Å >	λ	> 5600 A
vert	5600 Å >	λ	> 5100 A
bleu	5100 Å >	λ	> 4400 A
violet	4400 Å >	λ	> 3900 A

Voici le schéma (simplifié par suppression des continuités réelles du spectre) correspondant à ce découpage "normal":



La bande double du sodium (5893 Å), admise comme du "jaune typique", tombe bien entre les 5600 A et les 6000 Å proposés ci-dessus; la banda "rouge" caractéristique du litium (6708 Å) tombes bien en zone rouge (entre 6400 Å et 8000 Å); etc.

Dans cette hypothèse là on aura divisé la bande visible en SIX zones, de largeurs différentes, à l'intérieur dequelles on ignorera les variantes de

ton; exactement comme on ignore les variantes phonétiques d'une même phonème. Et à ces six zones là correspondront les SIX appellations données à gauche.

Ce découpage en six franges est loin d'être admis partout. On distingue très souvent, dans la bande du bleu ainsi délimitée, le bleu "turquoise" (côté de verts) du bleu "outremer" (côté des violets), ce qui porte à SEPT le nombre de franges et de dénominations; et, analogiquement, d'autres estiment nécessaire de distinguer encore un vert "végétal" (côté de jaunes) du vert "émeraude" (côté des bleus); ce qui porte à HUIT le nombre de franges. Le peintres divisent le spectre en vingt et trente franges.

On peut donc trouver dans les livres le spectre divisé en six, sept, huit, dix, ou n franges; dont les largeurs et les limites respectives ne coïncideront pas entre elles ni avec celles proposées ici. L'arbitraire du découpage sémantique de la couleur est frappant.

Rien d'étonnant donc à ce que dès qu'on quitte la culture moderne occidentale, la structuration chromatique soit très différente de la nôtre. Le Basque ancien est une illustration peut-être peu étudiée jusqu'ici.

2 - QUELQUES DECOUPAGES ARCHAÏQUES

2.1 — L'exemple le plus connu de découpage chromatique incompatible avec nos habitudes linguistiques est celui du *grec*.

Nous connaissons tous le mot "chlorophylle", proposé par les chimistes français Pelletier et Caventou en 1817 pour désigner la substance verte des feuilles des plantes. Dans ce mot la racine grecque "chloros" a pris une valeur proche de notre appellation "vert".

Mais nous connaissons aussi le mot "chlorose", qui désigne une "maladie des plantes provoquant la jaunissement des feuilles" (Larousse); et dans lequel la racine "chloros" a pris une valeur proche de notre terme "jaune".

Voilà donc une contradiction apparente: jaune ou vert?

En réalité le mot grec "chlôros" couvrait une frange du spectre qui comprenait aussi bien notre "jaune" que notre "vert" (une bande spectrale qui allait disons de 6000 Å 5100 Å). Le chlore est, en effet, un "gaz suffoquant à couleur jaune verdâtre".

Autrement dit, les grecs, tous en pouvant distinguer comme nous mêmes les couleurs correspondantes aux longueurs d'onde 5900Å et 5600Å, n'avaient pourtant pas de terme spécifique différent pour ces deux nuances (= 300 Å tout de même). Il ne faut pas trop s'en étonner: nous mêmes, si bien nous pouvons saisir des différences chromatiques, nous appelons "rouges" les bandes spectrales de 7700Å et 6700Å (malgré une différence importante de longueur d'onde = 1000Å).

2.2 — Un autre cas bien connu est celui offert par les langues *celtiques* (Gallois et Breton, par exemple). Le phénomène est cité, entre autres, par A. Martinet (*Linguistique Structurale*, 6), par L. Hjelmslev (*Prolégomènes*, 77) et par A.J. Greimas (*Sémantique Structurale*, 26).

Voici le diagramme des grandes chromatiques couvertes, respectivement, par les termes français et gallois:

vert	gwyrd
bleu	glas
gris	
brun	llwyd

Autrement dit, le mot gallois "glas" couvre notre zone "bleu" plus un bout du côté des "gris" et un autre bout du côté des "verts"; tandis que le mot "llwyd" couvre la frange des "bruns" plus quelques "gris" foncés. Ce découpage sémantique est différent du nôtre.

2.3 — Ces deux classements des couleurs sont faits en prenant comme seule base d'opposition la fréquence (ou la longueur d'onde de la lumière correspondante).

Cependant dans certaines langues non-européennes on trouve des distributions des couleurs qui tiennent compte en même temps d'autres paramètres. Le cas des Hanunon est probablement le plus connu.

Il est signalé à la fois par C. Lévi Strauss (*La Pensée Sauvage*, 75) et par G. Mouin (*Clefs pour la Sémantique*, 97). Conklin, qui s'en est occupé dans ses travaux, a trouvé que le classement des couleurs s'y fait sur deux axes à la fois: "d'une part en relativement *claires* et relativement *foncées*, d'une autre part selon qu'elles sont habituelles aux plantes fraîches ou aux plantes *desséchées*".

3 - LE CAS DU BASQUES: PREMIERS INDICES REVELATEURS

Tel que nous l'avons indiqué plus haut, le Basque, langue "archaïsante" sur beaucoup de domaines linguistiques, conserve des traces "bizarres", et très connues des locuteurs bascophones, d'un découpage du champ sémantique de la couleur bien différent de l'actuel.

Signalons tout d'abord les termes habituels actuels correspondants aux six franges européennes "normales":

rouge --- gorri
orange --- laranja (liranja)
jaune --- hori
vert ---- berde (ferde)
bleu ---- urdin
violet --- more

On sent tout de suite que les termes "laranja/liranja", "berde/ferde" et "more", d'étendue dans la géographie basque bien plus limitée que les trois autres, sont d'origine latine et récente; et que ces trois autres ("gorri", "hori" et "urdin") ont l'air à la fois plus enraciné dans le pays, plus ancien et plus autochtone.

Or ce sont justement ces trois termes-ci, anciens probablement, qui présentent, du point de vue de leurs étendues sémantiques, des anomalies frappantes; tandis que les trois termes d'origine latine ont des franges chromatiques bien définies, et parallèles à celles des langues voisines. Tout se passe comme si l'emprunt de ces trois mots, consécutif à l'acceptation inconsciente d'un modèle sémantique non basque à l'origine, avait "désorganisé" la structure antérieure, en y introduisant un nouveau découpage. Malgré cela certaines valeurs sémantiques des mots anciens, conservées par inertie à travers les siècles, laissent entrevoir une structure archaïque bien différente de l'actuelle.

3.1-- *Le mot "gorri"*

La polysémie de ce mot est bien connue. Et certains termes composés avec lui élargissent encore son champ sémantique.

Bien entendu, "gorri" signifie "rouge" très souvent: un oeillet rouge est dit "krabelin gorri", et le sang est "odol gorri" aussi. Pas de doute.

Mais le "jaune d'oeuf" se dit partout "goringo" (au moins depuis le XVI. siècle: cf. "korrinko", Landuchio); en opposition à "zuringo" (= blanc d'oeuf), dérivé de "zuri" (= blanc). Or le "jaune d'oeuf" n'est pas rouge, mais plutôt jaune ou orange. On a là un premier indice qui suggère que les fréquences que nous appelons "laranja" maintenant (= orange) étaient dites "gorri" il y a quelques siècles.

Une remarque du même signe peut être faite en ce qui concerne le mot "abelgorri" (= bête à poil fauve, Lhande), composé normal de "abere" + "gorri"; tout comme on dit "azienda gorri" au "behi gorri" en faisant allusion à des bêtes bovines à couleur fauve. Là encore le

mot "gorri" recouvre une zone spectrale qui comprend nettement les franges orange.

Le mot "gorri", appliqué aux cheveux et à la barbe, est utilisé également dans le sens de "roux" et même de "blond"; et des documents prouvent que cette valeur sémantique, éloignée du "rouge" normal, est aussi très ancienne.

Par ailleurs le P. Larramendi (XVIII) rapporte dans son Dictionnaire le terme "mingorri" pour désigner "tericia" (= jaunisse), dont la caractéristique n'est pas le rouge mais le jaune.

Une autre acception très courante de "gorri", et pas seulement en toponymie ("lur gorrian etzan" = se coucher par terre), montre cet adjectif avec un signifié de "nu, non couvert, décharné". On peut l'appliquer au corps ("larru gorrian" = nu), aux rochers ("haizkorri" = rocher nu), au ciel sans nuages ("oskorri" = pur firmament, de "Urtzi, le Jupiter basque), etc...

Nous laissons de côté d'autres acceptions du mot.

3.2 - *Le mot "hori"*

Le mot "hori" est beaucoup moins fréquent en Basque que le mot "gorri"; et il signifie "jaune" normalement. On n'y trouve pas la polysémie signalée pour "gorri".

Le mot "mihori" signifie "jaunisse" (Lhande); et "hori-belhar" est "une plante qui fournit de la teinture jaune" (Lhande). Acceptions toutes les deux avec une valeur sémantique proche de l'actuel terme "jaune".

Ce qui est étonnant en ce qui concerne cette frange est justement l'existence dans la région occidentale du Pays Basque (archaïsante en général) de trois termes au lieu d'un. Leur distribution sémantique, d'après Azkue, est la suivante:

beillegi = jaune fauve, jaune très vif;
 ori = jaune serin;
 laru = jaune pâle (Dict. i, 530)

En fait, à Mondragon par exemple, le mot "Laru" a remplacé pure et simplement le mot "(h)ori"; et s'applique aujourd'hui pour la frange générale des jaunes.

Etant donné le caractère très localisé et précaire de cette structuration des jaunes en Basque, il faudrait pousser l'analyse en utilisant des textes biscainaïens anciens pour des conclusions valables.

Mais nous tenons à signaler le fait.

3.3 Le mot "urdin"

La polysémie du mot "urdin" rappelle celle du mot "gorri", et suggère aussi une structuration chromatique dans le passé différente de celle du Basque actuel.

Dans son acception normale (= bleu) il est évident qu'on signale très fréquemment la présence du mot basque "urdin", et ce dans tous les dialectes. On dira du ciel dégagé "zeru urdin", et on dira que Mlle. Zubieta a les yeux bleus, "begi urdin". Analoguement, l'indigo est appelé en Basque "belhar urdin" (litt. herbe bleue).

Tous les bascophones actuels emploient aussi des mots avec "urdin" (= grisonnant), deuxième acception. P.ex.: "mutxurdin", vieille-fille (traduction étimologique cachée mais sûre: vulve grisonnante); ou "ilea urdinzu zaio" (= ses cheveux sont devenus grisonnants).

On dit également de l'eau trouble (aussi bien que "uher", "arre", etc. qui ne nous intéressent pas ici) qu'elle est "urdin"; et "urdindu" (partic.) se traduit aussi bien "se moisir" et "se salir" que "devenir bleu" (Azkue, Lhande).

Le champignon "urdintxa" (= psalliota campestris) n'est pas néce-

ssairement bleu (Azkue dit que son chapeu peut être "blanc, jaunâtre et même couleur de suie", Dict., II, 368); pas plus que le champignon populaire "gibel-urdin".

On dirait donc que le champ sémantique correspondant au mot "urdin" comprend, en plus des "bleus" actuels, une série de "gris". Ce phénomène rappelle ainsi ce qu'on observe dans les langues celtiques.

4—D'AUTRES MOTS BASQUES LIES A LA COULEUR

4.1—Il est difficile de se prononcer au sujet du mot "ubel" (= violet, actuellement). Ce mot, en effet, d'une étendue géographique inportante dans le Pays Basque, tout en signifiant "livide, violacé" (Azkue, Dict., II, 349), s'applique surtout au corps humain pour exprimer l'idée d'échymose, du populaire "bleu" (après un coup). "Ubeldura" signifie surtout "meurtrissure". Quoiqu'on signale aussi "uel" pour ciel sombre.

On a donc l'impression que les mots tels que "ubelurdin" (= ubel + urdin) de signifié "pâle tirant sur le bleu" (Dict. Lhande, 996) sont peu applicables à des objets queconques. Et que le mot "more" justement les remplace dans ces cas là.

4.2—Quant au mot "(l)arrosa" (subst. rose et adj. rosé), d'origine évidemment latine, son introduction paraît récente, en tout cas comme adjectif (voir Oihenarte, ci-dessous).

4.3 — Le mot "berde" du Pays Basque Sud offre une variante "ferde" en Pays Basque Nord. Or les termes respectifs de ces zones là, espagnol et français, sont "verde" (prononcé avec occlusive bilabiale sonore) et "vert" (avec fricative labio-dentale sonore). On a ainsi l'impression que ces deux emprunts sont très récentes; et deux indices paraissent le confirmer.

Le premier est que le plus ancien des dictionnaires basques, celui de Landuchio (1562, espagnol-basque) a laissé, à dropite du mot espagnol "verde", une case vide; comme si les informateurs de l'auteur, qui étaient de la zone méridionale du Pays, n'avaient pas se lui donner de version. Ce qui est très remarquable; parce que Landuchio, très loin de toute préoccu-

tion puriste, aurait signalé "berde" si ce mot lui avait été communiqué, sans le rejeter à cause de son homophonie avec le terme espagnol. Son Dictionnaire est plein de mots homophones.

Le second est que le mot latin "viridis" paraît bien plus lointain de "berde/ferde" que les termes "verde" et "vert" respectivement.

Ceci laisse entrevoir que l'acceptation par le peuple basque, acceptation inconsciente mais objective, du découpage actuel du champ sémantique des couleurs, est *récente*; et que le Basque a connu, jusqu'à très tard, comme les langues celtiques, une taxinomie chromatique très différente de l'actuelle.

L'essai fait par certains puristes basques au début du XX. siècle pour remplacer le terme "berde" par un néologisme, "orlegi" (tiré de "orri", feuille d'arbre, et "-legi", par analogie avec "beillegi"), tentative qui a échoué, est un bon exemple du manque de profondeur scientifique des tendances "puristes" en Pays Basque; puisque ce qui a été important dans l'histoire de la langue basque a été surtout, à une époque non déterminée pour le moment, l'acceptation *du nouveau découpage sémantique*, calqué des langues voisines, et non l'étimologie du mot. Remplacer dans la case correspondant à la bande spectrale 5600 / 5100 (Å) le mot "berde" par le néologisme "orlegi" revient à, ACCEPTER en fait la structure chromatique des langues S.A.E., et à donner la bénédiction avec un terme "pur"; c'est-à-dire, à approuver la nouvelle distributions sémantique d'une façon plus subtile encore qu'avec le mot populaire.

D'autres tentatives, comme celle de l'écrivain N. Ormaetxea, qui avait proposé le terme "musker" (= lézard vert), paraissent la conséquence de la même superficialité sémantique et linguistique.

Le mot "berde" est le témoin fidele et le symbole exact du *changement réel de structure sémantique* subi par la langue basque, et il n'a pas à être rejeté.

5 — QUELQUES TMOIGNAGES DES SIECLES PASSES

Le premier poète édité, Etxepare, est un écrivain du XVI. siècle. Le Dictionnaire de Landuchio (15618 et la Bible protestante navarraise de Leizarraga (1571) sont de la même époque. Quelques lettres antérieures (publiées récemment par la revue "Fontes") ont été écrites au XV. siècle. Nous n'avons pas de *textes* littéraires proprement dits au delà de cinq siècles. Mais l'analyse des textes de ces vieux auteurs peut nous éclairer indirectement au sujet de notre étude.

Une deuxième source d'information serait l'analyse systématique des toponymes et anthroponymes du Moyen Age (documents navarrais pour la plupart). Ce travail de longue haleine peut réserver des surprises, et confirmer ou infirmer notre hypothèse. Mais on n'a pas pu l'envisager ici.

Par contre, une troisième source, que nous employons ici, est l'analyse des toponymes et anthroponymes d'une zone débasquée il y a entre quatre et huit siècles, suivant les zones: la Rioja (au Sud de l'Ebro, prov. Logroño actuelle); et qui reflètent inévitablement un état de langue ancien.

5.1 — *Indices tirés de la littérature basque ancienne.*

5.11 — Les poèmes d'*Etxepare* (XVI) emploient très rarement des qualificatifs chromatiques, et en conséquence on ne peut pas en tirer grande chose. On trouve une expression "gau beltz(ari)", nuit noire. Mais c'est tout sauf erreur de notre part.

5.12 — G. Aresti (Fontes L.V., n° 13, 1973) a publié récemment le lexique utilisé par *Leizarraga* (XVI). On en déduit que le célèbre pasteur de Briscous n'emploie, en ce qui nous concerne, que "xuri" (= blanc) et "bel(t)z" (= noir); plus "gorri" (= rouge). Cf. Mer Rouge = Itsas Gorri. On y trouve aussi les termes "gorhats" et "gorharats" pour des teints rougâtres. Pas de trace des mots "berde", "hori", "urdin", etc.

5.13 — Pour sa part L. Villasante (1973) a publié le lexique complet de l'écrivain *Axular*, du XVII. siècle (Coll. Jakin-Bide). On y trouve, en plus de "blanc" et "noir", les tons suivants: "gorri", "berde" et "more". Ces termes, d'ailleurs, sont employés par Axular en opposition chromatique, et

avec leus valeurs habituelles actuelles. Par exemple: "Gaitz da itsuak koloren berri iakitea, *gorri* ala *more* den ezagutzea" (Gero, 325). Par contre, on ne trouve pas chez Axular le mot "urdin" (= bleu); mais on le trouve avec signifié "grisonnant": "illea urdintzen da" (123).

5.14 — Quant à l'historien et poète *Oihenarte* (XVII) il emploie relativement souvent des termes chromatiques. Il est intéressant de signaler à ce propos le refrain suivant:

"goizerria denean *gorriago* ezen ez *hori*,
erritakoa eztemala nehor" (N° 612) (ne laisse ton parapluie à personne lorsque le ciel est à l'aube plutôt rouge que jaune).

L'opposition est là entre "gorri" et "hori".

Dans d'autres refrains (163, 199, 866-867) le sens de "gorri" est toujours "rouge".

En parlant des joues bien rosées de son aimée il écrit: "mazelak *xuri-gorri*" (= litt. blanches-rouges); et de Margarita il dit qu'elle est "begiz *urdin*" (= jeux bleus). En se référant ailleurs aux cheveux blonds de la dame, il écrit:

"buruko bilo hori,
urthea bezain hori" (= ces cheveux aussi jaunes que l'or)

Et en chantant les vertus de Joana, son épouse:

"ezpainak arros(a) orri
gorriak bezain *gorri*"

(= tes lèvres étaient aussi rouges que des pétales de rose rouge)

Pas de trace des mots "berde", "laranja" et "more"; et à signaler l'emploi de "xuri-gorri" pour un "(1)arrosa" moderne.

5.15 — Quant à *Larramendi* (XVIII), dont les Dictionnaires et la Grammaire ont fait autorité en Pays Basque pendant de longues années, son vocabulaire reflète ce qu'on a dit jusqu'ici.

Larrugorrian, bilosgorrian = nu
gorrindu = se moisir
gorrizuri = blond
txano gorri = béret rouge
urdin = bleu

urdindu = grissonnant
 ubelurdin = pâle, livide
 moretu, balzgorritu = violacé, etc.etc.

Larramendi soutient, soit dit en passant, que le mot espagnol "morado" (= violet) vient du basque "more". Quant à "verde/vert", malgré son purisme, il traduit "berde/ferde".

5.16 — De la lecture de "Textos Arcaicos Vascos", de L. Mitxelena, on déduit que Marineo Siculo et Isasti employaient le mot "gorri" avec valeur "rouge". P.ex.:

"goiz gorri, euri daidi,
 arrats gorri, eguraldi" (T.A.V., 176)

(= aurore rouge, pluie; coucher de soleil rouge, beau temps)

5.2 — *Toponymes et anthroponymes de La Rioja*

Comme nous l'avons dit plus haut la langue basque a cessé d'être parlée à La Rioja vers la fin du Moyen Age. On a des preuves documentales précises qui prouvent que, dans la zone d'Ezkarai, les paysans "riojanos" ne comprenaient même pas le castillan au XIII. siècle, et qu'ils utilisaient leur droit coutumier à s'exprimer en basque devant les tribunaux.

5.21 — La *toponymie* de la région (plusieurs centaines d'appellations recueillies soigneusement par B. Merino Urrutia) ne présente *aucun* terme avec "berde", "laranja" ou même "urdin" (les toponymes "Enzurdiña" et "Zurdiña". d'Ezkarai, n'ont rien à voir avec "urdin"). Quant aux toponymes avec "more", il faut y voir un "more" au signifié "lagune" ou "etang" (voir "Fontes").

On trouve des toponymes avec "zuri" (= blanc) et "beltz" (= noir):

- a) Torrezuria, Urazuria, Alcachuri, Gallanzuri.
- b) Zembalza, Aranbelza, Cazabelza.

A part ça, on ne trouve que des termes avec "gorri"; qui, comme le fait remarquer Mitxelena puede ser también 'raso, pelado' (FLV, I, 46):

Tolgorria, Colatigorría, Guirigorría, (La)zagorría, Azkorria, Mendigorría, Mendigurría.

Plusieurs de ces endroits sont "rouges" mais d'autres "nus".

5.22 — Il y a des *anthroponymes* avec "zuri" et "beltz" qui ne nous intéressent pas spécialement ici (Curi, Motilzuria, Nunno Balza, Balça, etc.).

Et il y a, à Ezkarai, un surnommé "Gorría", avec le sens très probablement de "blond" ou "roux" (comme jusqu'ici dans la montagne pyrénéenne de Navarre). Il y a donc des siècles que "gorri" avait aussi cette troisième acception à La Rioja, avec les deux autres.

5.23 — Que penser de "uridin"? Par des documents *navarrais* très anciens, nous savons que "uridin" signifiait "bleu" à l'époque: "Domenca beguy *urdina*", d'Iranzu; "Fontes", 6, 290 (= aux yeux bleus). Mais on a des traces aussi de sa valeur "grisonnant", publiés par Ciervide à ladite revue: "Miquele *hurdina*" et "García *ordynn*" ont l'air de qualifier des hommes grisonnants.

Sa polysémie est loin d'être récente...

Et le signifié "bleu" est sûr aussi de son ancienneté: toponymiques tels que "Arriurdineta" le prouvent.

5.24 — Aucune trace du mot 'berde' en toponymie riojana.

6 — LE CLASSEMENT 'FRAIS/SEC' EN BASQUE

En parlant des Hanunóo (2.3) nous avons signalé que, d'après Conklin, un axe FRAIS/SEC de classement des couleurs existe dans leur langue.

Or nous constatons que, en basque, des traces d'un classement suivant cet axe pourraient exister. En effet, sans parler des différences de déclinaison des être animés et inanimés, l'opposition "frais/sec" se produit en Basque sur deux plans à la fois:

a) heze = eihar (pour les membres des êtres vivants)

b) busti = lehor (pour les corps inerts)

On ne peut pas dire, par exemple, "heso lehor" (= bras sec) ni "adar lehor" (= branche sèche); mais, respectivement, "beso eihar" et "adar eihar".

Le poète Etxepare (XVI), qui se plaint du refus de son aimée, déclare que celle-ci est pour lui "eihargarria"; et Oihenarte aussi dit être en train de se désécher ("eihartzen").

Ce n'est que par extrapolation, inappropriée probablement à l'origine, qu'on peut parler de "hezatu" (= huméfié) et de "hezadura" (= humidité) appliqués à des êtres non vivants.

Peut-être "ubel" appartiendrait à cette série de couleurs applicable aux êtres vivants. Et ceci expliquerait la complémentarité apparente de "ubel" et "more".

7 – UNE HYPOTHESE FINALE EN GUISE DE CONCLUSION

Tout en reconnaissant que, dans l'état actuel de nos connaissances, postuler une structure basque *archaïque* pour ce champ sémantique ne peut être fait qu'à titre hypothétique et d'essai, et qu'il faudrait fonder cette idée documents à l'appui, on dirait que les *polysémies* et les *latinismes* existant en Basque, pourraient s'expliquer en supposant que les Basques, il y a quelques siècles, ont *adopté une nouvelle structuration sémantique de la gamme chromatique*, en introduisant notamment les termes "laranja", "berde" et "more". Les mots anciens, qui couvraient toute la gamme (moins "blanc" et "noir") ont perdu leur valeur initiale, et de là leur *polysémie résiduelle*.

On dirait donc que la gamme chromatique était organisée en Basque comme suit:

r.	o.	j.	v.	b.	v.
gorri		hori		urdin	

Une partie des tonalités oranges (fauve, p.ex.) correspondait à "gorri" (abelgorri, gorringo, behi gorri, bizar gorri); les gris étaient nommés "urdin", tout comme les tons violacés; et le mot "hori", comme le chloros" grec, embrassait à la fois les franges "jaune" et "vert" du spectre. On devrait pouvoir trouver en basque ancien le mot "hori" avec le valeur de "vert". L'inexistence d'un mot pour vert est logique, puisque le découpage basque ne prévoyait pas de case-signifié pour cette nuance chromatique.

La structure chromatique du Basque ancien aurait été proche de celle des *langues celtiques*, et en partie au moins du grec; et l'origine latine des mots complémentaires (laranja, berde, more) confirmerait notre hypothèse au lieu de l'infirmier.

Txillardegi